

LE NORD, C'EST L'EST
Aux confins de la Fédération de Russie

CÉDRIC GRAS

LE NORD, C'EST L'EST

Aux confins de la Fédération de Russie

récit de voyage

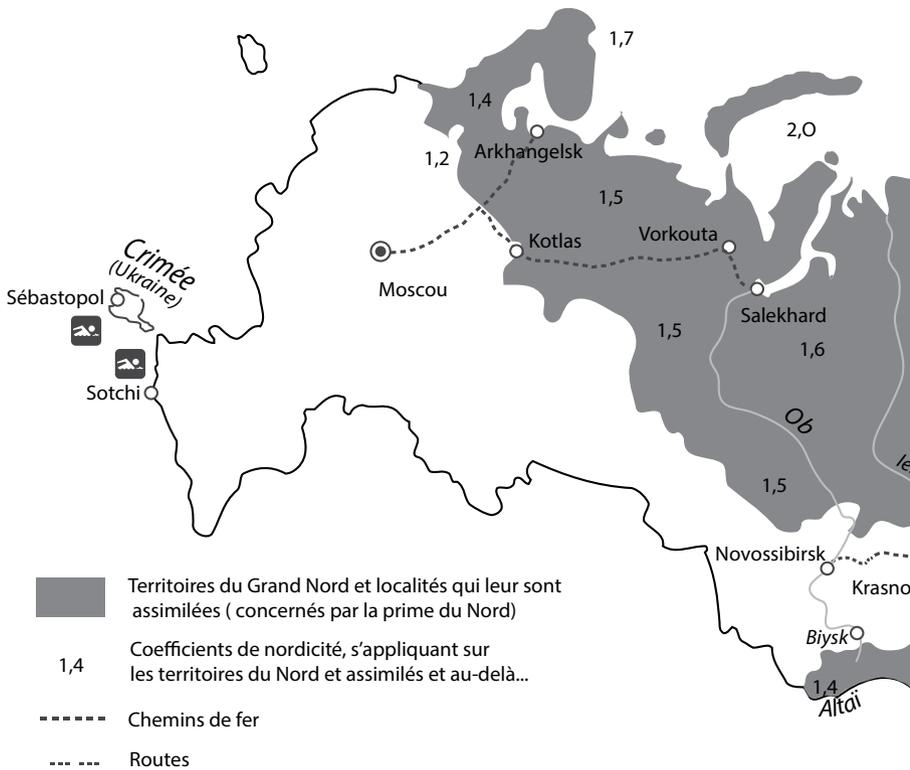
PHÉBUS

© Libella, Paris, 2013.

ISBN : 978-2-7529-0875-9

À la mémoire de mon grand-père Daniel

L'Est assi



AU-DELÀ DES MONTS SAÏANS

La neige fait au nord ce qu'au sud fait le sable.

VICTOR HUGO, *La Légende des siècles*

– Regardez cette neige, jeune homme. C'est le Nord ici.

La remarque est de ma voisine, une vieille dame russe, de celles qu'on appelle communément *babouchka*. Nous sommes dans un wagon *platzkart*, de troisième classe, accroché à un convoi poussif engagé dans les contreforts des monts Saïans.

– Dans votre lointaine région, il doit déjà faire chaud, on a sûrement déjà planté les pommes de terre...

Elle me croit de Kouban, cette vieille province impériale dont le nom a encore cours pour désigner Krasnodar et ses environs du Caucase du Nord... C'est du délit de faciès. Encore un peu et elle me demandera des nouvelles des Cosaques du Don ou, qui sait, du quartier arménien de Nakhichevan à Rostov. Je n'ignore pas que mon visage n'est pas du cru. Dehors, quelques névés recouvrent encore les sous-bois et la brume rend la forêt obscure. Le train épouse fidèlement le flanc d'une vallée pour rejoindre un col.

– Mon Dieu... Mon pauvre fils... Il a cogné, il s'est battu. Le voilà derrière les barreaux d'une colonie pénitentiaire à Irkoutsk...

Irkoutsk, j'en viens, comme elle. Le printemps y froissait de sa première brise les jupes sorties des penderies. Encore à midi nous errions à la recherche d'ombre dans la gare de triage de Taïchet où notre voiture attendait d'être ajoutée au convoi pour Abakan. Et d'un coup nous sommes plongés dans cette poisse. Le froid m'a même réveillé alors que je tuais le temps dans les bras de Morphée. Et je suis là, devant cette vieille qui me parle de Nord et de la tardive saison des pommes de terre, alors que nous roulons plein sud...

– Mon fils... Que faire désormais? Mon Dieu, gardez-nous de la misère!

Je réponds rarement aux lamentations, elles n'appellent que l'écoute. Et puis, sans doute qu'elles me trahiraient. Je n'aime pas livrer le secret de mes origines lorsqu'elles sont déplacées. On ne comprend qu'avec peine en Russie qu'on puisse échanger Paris contre la banquette usée d'un train d'une ligne à une voie des reliefs altaïques... Qu'elle me croie de la République d'Adyguée et je me sentirai plus à l'aise.

– Si vous voyiez notre village... La route est un calvaire et le climat vous crucifie. Mon Dieu, *Boje moi!* Nous sommes loin de tout. Les ours n'ont peur de rien... Ayez pitié des gens du Nord!

Nous passons des points à peine habités, des stations ferroviaires minuscules estampillées pragmatiquement d'un chiffre correspondant au nombre de kilomètres menant jusqu'à Abakan, la capitale de la méconnue République de

Khakassie. Le pays khakasse occupe la rive gauche du haut cours de l'Ienisseï. Elle est tantôt steppe semée de kourgan, ces tombes de défunts au sang princier des peuples kirghizes, tantôt une taïga impénétrable dissimulant des vallées reculées. J'essaie d'estimer à quelle latitude nous pouvons bien nous trouver, à celle de la Hollande sans doute. Pour un état qui s'étend bien au-delà du cercle polaire nous nous trouvons très au sud. Cette dame a de curieuses notions de géographie. Mais elle soupire en regardant par la fenêtre embuée un cheminot faire le signal du départ devant sa cahute isolée. Personne n'est descendu et personne n'est monté.

– Avant, nous avions des privilèges, nous recevions des primes. Et puis tout cela, l'URSS, le Parti... Écroulé... Plus rien... Ou si peu... On nous a oubliés dans ce Nord. Mon Dieu... Et mon fils qui est en prison... *Ekh...*

Le Nord... Ce serait donc le Nord ici... *Sever* comme répète cette brave dame... À croire que la latitude est peu de chose comparée au pouvoir de l'altitude. J'écoute encore quelques bribes de sa plainte dont j'ai une grande habitude. Les lamentations sont un genre populaire en Russie. Les femmes d'antan en faisaient des chants déchirants que seules quelques vieilles savent encore entonner. Une amie musicologue qui sillonnait la Carélie pour ses recherches avait voulu sauver ce qu'on pouvait encore de ces sanglots musicaux. Les babouchki habitaient des villages isolés jusqu'à la mer Blanche, par lesquels il fallait courir en plein hiver. C'étaient des histoires d'hommes qui ne revenaient pas et de solitudes féminines. Parfois mon amie arrivait trop tard : « Morte hier », lui annonçait-on, disparue avec ses trémolos et ses peines.

Les lamentations sont-elles une particularité du Nord ? Pendant que ma voisine m'inflige le récit de la chute de

l'URSS vue des monts Saïans, je préfère me remémorer la chanson de Vizbor dont le texte narre une discussion arrosée entre le technologue Petoukhov et un camarade africain qui affirme :

Dans les villages russes on ne danse pas le twist
Voilà pourquoi tout a l'air misérable !

Et le technologue Petoukhov de répliquer :

En revanche nous construisons des fusées,
Et avons érigé un barrage sur l'Ienisseï,
Et dans le domaine du ballet
Nous sommes en avance sur toute la planète¹ !

Cette dernière phrase est devenue mythique. Les Russes l'emploient lorsqu'ils veulent se moquer d'eux-mêmes et surtout d'une certaine époque. Elle est à l'égal de la perle de Tchernomydryn² le 6 août 1993 : « Nous voulions faire au mieux, mais ce fut comme toujours. » La fatalité n'appelle que ces grands éclats de rire un peu fous provoqués par l'autodérision. Les villages que nous croisons sont ces éternels rassemblements de maisons blanches entourées de palissades et gardées par une ronde de chiens cruels. L'humeur n'y est certes pas au twist.

Toutes ces pensées trouvent un terme à l'orée du bois et avec les premiers champs. La vieille dame a cessé ses soupirs à l'approche du terminus. Elle s'active avec mon aide à sortir ses bagages du coffre logé sous sa couchette, anticipant déjà son transfert vers la gare routière où elle trouvera un autocar à bout de souffle pour son patelin des

1. Youri Vizbor, *Razkaz tekhnolog Petoukhova*, 1964. Traduction de l'auteur.

2. Viktor Tchernomydryne faisait alors partie du gouvernement Eltsine.

neiges. Car au-delà d'Abakan, les rails butent partout sur des reliefs infranchissables. Je me souviens soudain du but de mon voyage : la République de Touva.

Touva est une mystérieuse région de la Fédération de Russie située en Haute-Asie, sur le plateau mongol. J'ai en tête une fabuleuse lecture qui m'amène entre autres dans ces parages : *Bêtes, Hommes et Dieux* d'Ossendowski¹. L'écrivain mystique polonais y raconte sa fuite des armées révolutionnaires en 1920 à travers les hauts cols des Saïans occidentaux pour rejoindre la Mongolie du Khoutourtou et du clergé bouddhiste, où s'affrontent Chinois, Mongols, Russes blancs et Bolcheviques. Ossendowski, dont on ne sait jamais s'il dit vrai ou s'il affabule, passa un hiver dans la taïga touffue, terré dans un trou autour duquel rôdait un ours, avant de poursuivre sa route qu'il voulait tracer jusqu'aux Indes. La confusion la plus totale régnait alors. L'aventurier tourna longtemps entre les steppes et le désert de Gobi avant de rejoindre Von Ungern, ce « baron fou » convaincu d'être la réincarnation de Genghis Khan et semant la terreur pour bâtir un empire en Transbaïkalie.

De ce récit magique, je me souviens surtout du début : « [...] l'Ienisseï charriant dans sa débâcle annuelle les plus affreuses dépouilles : c'étaient les cadavres des contre-révolutionnaires exécutés, officiers, soldats et cosaques de l'ancienne armée du gouverneur général de toute la Russie anti-bolchevik, l'amiral Koltchak. Tel était le résultat de l'œuvre sanguinaire de la Tchéka à Minoussinsk. » Justement, voici la gare de Minoussinsk, une des plus vieilles villes de Sibérie méridionale, fondée en 1739. Un calme parfait règne aux abords des aiguillages et nous traversons l'Ienisseï en aval du fantastique ouvrage hydroélectrique de Saïano-Shushenskoe. Non loin de là, l'ancien bagne où

1. Ferdynand Ossendowski, *Libretto* n° 56, Paris, 2000.

Lénine fit ses classes. Que de drames ont abreuvés ces terres depuis les cavaleries asiatiques ! Et cette douce brise printanière qui chatouille les herbes hautes... Le Temps est toujours vainqueur.

À la gare d'Abakan les chauffeurs de taxis collectifs que l'on bourre de passagers me hèlent comme à l'accoutumée : « *Paren, kouda edech?* Jeune homme, où vas-tu ? » Il y a deux camps : les Russes qui pensent naturellement que j'embarquerais avec eux et les Touvyntsy qui semblent attendre un des leurs. Pressés, ils me proposent de combler la dernière place et sur la promesse d'un départ immédiat, je me félicite d'entrer en pays inconnu en compagnie de ces représentants aux faciès mongols.

Touva est un autre monde. Mes compagnons maîtrisent mal la langue de Dostoïevski et je m'efforce de parler distinctement. Je les comprends à peine. Leur russe, noyé dans des consonances gutturales, est ponctué de flagrantes lacunes grammaticales. Nous communiquons avec les pires difficultés – déjà ! – et nous ne sommes encore qu'aux prémices des Saïans occidentaux. Les pauses nous les faisons dans des baraquements tenus par les leurs où l'on sert l'éventail traditionnel des plats d'Asie central : *lagman* et compagnie. Une certaine ségrégation volontaire et courtoise sépare les Slaves des Touvyntsy. Enfin, nous franchissons le col Bouïbinski, la porte du bastion touva, qui offre une superbe vue sur les pics d'Ergaki, enflammés par le couchant. Nous roulons entre des névés creusés de torrents abondants. Je me remémore alors la dame du train : « le Nord »... On ne m'entretient en effet que de printemps tardifs et de neiges précoces. Les montagnes ici semblent n'avoir rien à envier aux rivages de la mer Blanche.

Tout indique depuis le départ que cette République autonome a une forte identité. Ce qui m'alerte le plus,

c'est que la route M 54 que nous empruntons est superbe. Un ruban noir, gardé de rampes métalliques se déroule devant nous sans se soucier des escarpements. Ceux qui connaissent les voiries des confins du monde se doutent qu'une route d'asphalte lisse ne mène qu'à la propriété privée d'un riche gouverneur ou bien à quelques rebelles que l'on souhaite priver de l'avantage de l'enclavement. Les autorités savent que des infrastructures de qualité resserrent les liens et que la géopolitique n'est pas tant question de kilomètres que d'heures de voyage.

De l'autre côté du col, plus de taïga mais des steppes et des plateaux dardés de rayons rasants, des yourtes, du bétail. On m'aurait lâché au-dessus de la Mongolie que l'effet n'en aurait pas été autre. Touva appartient à l'univers majestueux des nomades de Haute-Asie. C'est ainsi que nous arrivons à Kyzyl, la modeste capitale baignée d'une maigre rivière nommée Ienisseï... Les sources de ce gigantesque fleuve coulant vers l'océan Arctique ne sont plus loin. J'ai la nette impression d'être «tombé de la carte». Se peut-il que ce soit la Russie ici? Touva fait partie de ces confins reculés inclus dans l'entité politique russe mais retors à l'acculturation, aspirant à obtenir de Moscou des compétences élargies en matière d'éducation, de culture ou d'économie. Il y a «Russie» et «Fédération de...».

Kyzyl s'avère être un gros bourg dont la place centrale est désormais dédiée à la gloire du peuple Touva. La République autonome retrouve ses héros. Un phénomène post-soviétique bien connu, de la Yakoutie au Tadjikistan, où les preux mythologiques sont source d'une fierté sans faille, tranchant avec l'état contemporain peu reluisant des pays. Touva a cela d'extrême-oriental qu'elle fut toujours prise entre les caravanes chinoises, les hordes mongoles, les négociants russes et qu'elle dut se choisir un maître. En 1914 on y fonda Belotsarsk, la ville du tsar blanc, vers laquelle

refoulèrent quelques années plus tard les armées cosaques talonnées par les enragés de la révolution ouvrière. Ce sont ces derniers qui brûlèrent les lamaseries, imposèrent leurs kolkhozes et des dates fixes pour la tonte des moutons. En 1944, Staline mit fin au protectorat et intégra Touva à l'URSS. Les jeunes réquisitionnés en furent quittes pour un voyage vers l'Allemagne et la mort. Je me souviens de cette terrible phrase de Guy Sajer sur le front russe, dans *Le Soldat oublié*¹ : « une nuit, on nous envoya une compagnie de Mongols en assaut direct que nous mitraillâmes ».

Aux confins de l'Eurasie on trouve partout des mausolées et des stèles aux combattants du fascisme, sur les bords du lac Issyk-Koul, dans le désert de Gobi, au pied des Tian Shan kazakhs... Être soviétique c'était plus qu'avoir fait la révolution, avoir gagné la Grande Guerre patriotique. C'est ainsi que l'on nomme en Russie la Seconde Guerre mondiale. Quand les divers monuments à la gloire des Lénine et autres repères des décennies communistes seront tombés, seules resteront les interminables listes des morts de l'Armée rouge que l'on fleurit le 9 mai. Je me promène dans Kyzyl. Au détour des rues on aperçoit de vieilles dames vêtues de *tchouba*. On se croirait cent ans en arrière, à l'arrivée des pionniers rouges. On songe alors à ce siècle fou qu'elles ont traversé, à la fin des confins, lorsque les États modernes achevèrent de se partager le monde. Qui a échappé au xx^e siècle ? Personne ou presque et c'est sans doute sa particularité la plus notable.

Est-ce à cause de cela que Touva en veut tant aux Russes ? Car ici je le vois bien, j'aurais tort de faire étalage de mes compétences linguistiques. Le soir tombe et les descendants des Cosaques rasant les murs. On ne voit plus que des bandes de jeunes autochtones. J'ai lu dans le journal

1. Laffont, Paris, 1967.

à Abakan – où l'on m'a chaudement recommandé de ne pas aller à Touva – des lettres déchirantes de retraités slaves décrivant leurs conditions de vie. On tague la nuit «Mort aux Russes» sur leurs palissades. Les jeunes nationalistes promettent d'égorger ceux qui mettraient le nez dehors lors de fêtes comme celles de Shagaa¹. Le renouveau des traditions va de pair avec l'expulsion des allochtones. Dans les rues de la capitale, des crânes rasés arrivés des villages viennent se prouver leur identité par des actes parfois peu avouables. L'Église orthodoxe est, elle aussi, prise à partie. Pourtant, des «étrangers», il n'en reste déjà plus qu'un infime pourcentage...

Le lendemain au marché, il fait grand jour et un beau soleil malgré le froid matinal. Dans la foule aux cheveux de jais ne se détachent que quelques têtes blondes. De solides gaillards apportent l'odeur des steppes au cœur de Kyzyl. Les rudes consonances de leur langue turcique résonnent jusque sur le terrain vague qui fait office de gare routière où des particuliers désireux de partager les frais et les risques de leur conduite proposent d'embarquer. Je choisis Ak-Dovourak. Le chauffeur parle russe, une chance car les autres passagers m'ignorent. J'aimerais pourtant tellement en savoir plus sur cette adolescente altière au regard perdu dans la steppe ou sur ce monsieur très digne, malgré les chaos et son grand âge.

Touva est une échappée exotique au son des chants diphoniques qui louent les troupeaux et les cavaliers antiques. À la vue de l'immense vallée, sillonnée par des troupeaux, parsemée de yourtes et balayée par le vent, j'ai des réminiscences de mes virées en Asie ex-soviétique. Sur le bord de la route, la copie conforme du bourg de Kazerman au Kirghizistan, le même, hanté par le chômage et le désœuvrement.

1. Nouvel an selon le calendrier lunaire.

Ou n'est-ce pas plutôt la localité de Sevan sur les hauts plateaux d'Arménie? Je m'interroge soudain sur le sens de cette virée par la République de Touva. J'ai l'impression d'être déjà venu. Mais quelle importance. Le voyage devient avec le temps un quotidien supportable, une routine. Il ne m'en coûte plus rien. L'habitude muée en indifférence est le terrible sort du voyageur. Comme dans cette plaisanterie russe : « Personne ne peut nous dévier de notre route, car peu nous importe où nous allons ! »

Le monde du vagabond eurasiatique se répète sous toutes ses cultures, partout des hôtels aux cloisons en carton qui vous séparent d'un marteau-piqueur – il appartient sûrement à celui qui se lève tôt –, des taxis collectifs qui transforment votre argent en essence à la première station-service, quelques pâtes et de la viande dure sur le banc d'une sombre cabane de planches dont la porte claque, rappelée par un vieux ressort. Immanquablement des menus prometteurs dont on ne sert plus les plats depuis des mois – les a-t-on seulement déjà cuisinés? – et quand vous sortez de l'obscurité sale, le bleu du ciel et la steppe balayée par les vents vous éblouissent.

Vous remontez dans le véhicule, le chauffeur crie « Vos voisins sont là? ». Il est là, oui, le gaillard sommeillant ou cuvant qui ressemble à n'en pas douter à celui du bus d'hier ou à celui du train de demain. Vous roulez vers une gare pareille à toutes les autres : des horaires périmés, une caisse fermée et trois bus brinquebalants attendant que viennent s'entasser encore quelques passagers. Et toujours cette inquiétude lorsque le véhicule ralentit... Dans les voitures, dans les avions, sur les bateaux, l'arrivée au port est un terrible retour à la réalité. Que ne cesse jamais ce mouvement perpétuel motorisé qui a son propre verbe dans certaines langues, *ekhat, ekhat...*

C'est ce qui m'arrive à Ak-Dovourak, une ville – du moins au regard des camps de yourtes – qui vit d'une mine à ciel ouvert. On me laisse tout d'un coup sur une place ; je mets quelques secondes avant de secouer les pensées qui occupaient mon esprit, bercé par la course de la voiture qui s'éloigne dans un nuage de poussière. Depuis ma soudaine immobilité j'aperçois une statue de Lénine, entourée de travailleurs aux yeux bridés. Le paysage urbain est un rassemblement d'immeubles à cinq étages. Que du déjà-vu. Mille fois entendue aussi la nostalgie soviétique : les éleveurs ravitaillés par hélicoptères, les enfants scolarisés gratuitement à l'internat. Et ici, la grosse carrière d'asbeste a perdu ses ingénieurs russes. Un habitant désabusé me raconte :

– Ils sont partis à la chute de l'URSS car ils ne touchaient plus les primes du Grand Nord...

Je songe à nouveau à la babouchka. Le soleil a disparu du côté de l'Altaï. Ses derniers rayons rosissent quelques sommets enneigés, juste au-dessus d'Ak-Dovourak... Mon interlocuteur reprend :

– Ici, c'est assimilé au Nord. En théorie les salaires sont indexés sur un coefficient, censé compenser les difficultés locales. Le climat dans ces montagnes est aussi hostile que dans les hautes latitudes, à Magadan ou à Mourmansk...

Il faudra que j'éclaircisse cette histoire. Le Nord a en Russie une drôle de géographie. Est-ce parce que la toundra d'altitude est peuplée de gloutons, de loups et de rennes, comme les rivages arctiques ? J'apprends que la constellation protectrice des Touvyntsy est la Chedi Khan, la Grande Ourse, dont deux étoiles alignées servent aux voyageurs à repérer l'étoile polaire. J'écoute encore le flot de paroles de cet homme au visage noble. Je saisis des bribes : les subsides

de Moscou, l'indépendance impossible... Pourtant Touva se vante d'être au centre de l'Eurasie... Mais voilà bien son malheur.

On m'indique comment poursuivre ma route. Pour les besoins de la carrière d'asbeste, une piste avait été construite à la grande époque, à travers les monts Saïans, au niveau d'Ak-Dovourak. Mais le trafic est désormais épisodique. J'échoue dans une gare routière désertée, la dernière des dernières, avec naviguant à proximité quelques ombres à formes vaguement humaines. Les guichets sont barrés de planches clouées en travers. Ne reste qu'à composer un numéro, tagué sur un mur que personne n'a jamais repeint. En dessous, il est écrit «Abakan» qui résonne soudain dans ma tête comme un synonyme de «Russie».

Une voix me répond. Je suis le client qu'on attendait pour rentabiliser le trajet. Les autres candidats patientent depuis trois jours. Quelle importance, ils ont atteint depuis longtemps ce nirvana des gens du bord du monde. Moi aussi je m'y suis fait à la contemplation des beautés ennuyeuses, à cette prière du vide. Pendant que j'attends le départ, un jeune s'approche et me sert : «Tu es étranger ici, donne-moi cent roubles.» Je refuse en lui offrant de partager une banane. Derrière lui dix comparses fument du cannabis. Il paraît qu'il en pousse beaucoup à Touva désormais. J'ai des souvenirs de bagarres sanglantes à Oulan Bator, ces gars-là sont des durs et si vous saviez à quoi ressemble Ak-Dovourak... Un trou désert que seuls quelques camions aux gigantesques roues recouvrent de poussière, en revenant de la montagne minérale saignée. Tout est rouillé, tout est à terre, les magasins sont abandonnés, les voitures vibrent, les halls d'immeubles sont béants et crachent des brigands à l'approche du soir. Et l'autre qui dit : «*Daï poltinik davaï*, Donne-moi vite cinquante roubles.» Je pense à l'adoucir en expliquant que je ne suis pas russe avant de me reprendre.

Suis-je donc couard ? Et s'il exige de moi de trinquer à la russophobie ? Elle n'a pas besoin de moi pour exister des États-Unis jusqu'à la Chine en passant par l'Europe de l'Est.

Le gaillard n'est pas clair. Il me bouscule un peu. Je me représente à cet instant très bien comment démarrent les pogroms antirusses : sur ce genre d'embrouilles dignes d'un arrêt de bus de Mantes-la-Jolie. Je m'esquive vers le commissariat devant lequel je m'assieds avec un livre pour attendre mon départ. D'un coup me reviennent les récits sur les derniers habitants russes de Harbin en Mandchourie ou sur les «pieds-noirs» d'Asie centrale et du Caucase. Qui s'est soucié en Tchétchénie du sort des derniers Slaves ? Exclues des administrations, interdits d'emploi, battus, intimidés, ils s'en allèrent en désordre, laissant derrière eux quelques grands-mères et vieillards condamnés à l'extrémisme d'une nouvelle génération s'étant trouvé si opportunément des débiteurs. Je me souviens des enfants blonds aux yeux clairs mendiant dans les rues d'Osh. Les traînardes des armées conquérantes paient pour les gloires de leurs ancêtres.

À Touva, on terrorise les vieux mineurs blancs cultivant leurs potagers pour survivre, pour se venger du passé ou peut-être du présent. «En état d'ivresse, ils nous reprocheront toujours d'être sur leurs terres» m'avait confié à Kyzyl une femme résignée. La police ne défend pas ces Russes fantomatiques qu'on voit comme une apparition au détour des rues en terre. Lorsqu'ils s'adressent aux autorités pour dénoncer les intimidations, la proposition est toujours la même : les exfiltrer vers la «Russie», c'est-à-dire vers Abakan ou plus loin. Eux pleurent d'être chassés d'une République pour laquelle ils ont sué sang et eau. Les Touvyntsy rétorquent que c'était pour les primes...

L'Histoire, je la connais, les Russes ne sont pas des anges. C'est ce qui s'appelle une litote. En 1990, des affrontements dans la localité de Khovou-Aksy donnèrent le signal de l'exode. À partir de ce jour-là, les Russes que l'État ne pouvait plus retenir par des avantages financiers quittèrent en masse cette petite Mongolie avec, comme le consacre l'expression populaire, «deux remorques de camion Kamaz d'effets personnels». Ceux qui n'ont nulle part où s'enfuir se barricadent le soir de peur de jeunes pétris de fierté raciale. C'est enfoncer une porte ouverte que de dire que tous sont victimes de l'héritage des politiques du xx^e siècle. Le nationalisme est l'ultime recours des peuples en peine, leur fierté bafouée. Je songe qu'on aurait pu avoir à Touva une «Tchéchénie bouddhiste», dans le sillage des revendications indépendantistes consécutives à la chute de l'URSS. C'est notamment pour ne pas permettre ce genre de précédents qu'eurent lieu les sanglants assauts sur Grozny. Et l'on voit parfois à Kyzyl l'ambassadeur des États-Unis faire sa visite à une région qui, comme sa consœur caucasienne, est considérée en géopolitique comme un maillon faible de la Fédération de Russie.

La police doit croire qu'elle attire sans effort les voyous, je suis bon pour le contrôle et je ne possède pas le genre de nationalité qui facilite les choses dans une zone frontalière. Mais pour les agents d'Ak-Dovourak, la limite avec la Mongolie semble être une ligne bien floue. Pour les nomades, elle n'existe d'ailleurs pas. Ils la coupent sans arrêt afin de mener leur troupeau dans les steppes voisines. Une communauté touvyntsy y côtoie les Kazakhs de l'Altaï. Sans doute les monts Saïans qui séparent Touva de la «Russie» sont une barrière plus nette dans l'esprit des cavaliers des steppes, une démarcation autant physique que civilisationnelle.

C'est enfin l'heure du départ. Dans une vieille carlingue je découvre mes compagnons pour la nuit, une dame en déplacement professionnel et une jeune étudiante dont l'institut est à Abakan. Nous repassons les monts Saïans et les dévalons par une mauvaise route pleine d'ornières. Dans l'obscurité je scrute la taïga, entre deux sommets où ma tête valdingue. Car nous passons non loin du sanctuaire naturel de la rivière Abakan. C'est par là que vivait la famille de vieux-croyants Lykov que des géologues en hélicoptère repérèrent dans les années 1970. Ils vivaient isolés du monde depuis quarante ans au beau milieu des forêts impénétrables. J'avais dévoré le récit qu'en avait fait Peskov dans *Ermite dans la taïga*¹.

Vers trois heures du matin nous nous arrêtons devant une bicoque en rondins. Il a plu. L'odeur d'humus et de troncs fraîchement coupés emplit les narines d'un parfum de forêt. Les ténèbres sont totales. «*Zavtrak*, petit déjeuner» dit en riant notre joyeux conducteur et il se dirige vers la porte d'entrée d'où sortent deux ombres massives qu'il laisse passer avec prudence. Je ne distingue pas les traits de ces premiers hommes – on a vraiment l'impression de changer de monde en passant les monts Saïans – mais j'entends un terrible juron qui me va droit au cœur : «*Bliad!*, Putain!». Enfin la Russie!

1. Vassili Peskov, *Babel*, Paris, 1999.

KRASNOÏARSK

*Le Nord, c'est là où il y a de la mousse.
Rien de tout cela, le Nord, c'est quand il fait froid!*

Soldaty, 1956 (cinéma soviétique)

À Krasnoïarsk, il pleut sagement et le ciel est gris sur le vaste Ienisseï. Touva est loin au sud. Je visite le musée des Beaux-Arts consacré au peintre Sourikov, connu pour son tableau *La Conquête de la Sibérie par Ermak*. La toile représente une bande de Cosaques aux prises avec une tribu autochtone. La peinture parle mieux que tous les arts. Elle offre à l'œil ce que les écrivains ne formulent qu'avec peine. Qui ne reste pas ébloui et songeur devant des scènes comme *La Princesse Morozova* ou *La Prise de la forteresse de neige*? Bien qu'au musée de Krasnoïarsk, je ne trouve guère que quelques esquisses. Les chefs-d'œuvre sont à la galerie Tretiakovskaïa de Moscou ou au Musée russe de Saint-Pétersbourg. Mais Sourikov est né ici, dans une maison en bois aux volets ornés, non loin de la place Lénine. Avec quelques autres, elle tient encore bon face aux nouveaux immeubles qui poussent en désordre.

En parcourant la ville, je repense aux lamentations de la vieille dame. « Ici, c'est le Nord. » Je ressasse cette phrase comme un leitmotiv en revoyant ce col dans la brume et les dernières neiges. C'est qu'après quelques recherches,

j'ai trouvé une documentation sur les primes touchées par les travailleurs des régions hostiles de Russie. Une loi existe depuis les temps soviétiques et s'intitule *Loi sur les Territoires du Nord et assimilés*. Au chapitre concernant la République de Touva, j'ai trouvé ceci :

Grand Nord :	Sont assimilés :
Districts (<i>kojuuny</i> en langue de Touva) : Mongoun-Taïguinski, Tere-Kholsjii, Todzhinskii.	Le reste du territoire : Kyzyl, Ak-Dovourak, Baï-Taïguinski, Baroun- Khetchikski, Dzoun- Khemtchiski, Kaa- Khemski, Kyzylski, Oviourski...

Le Grand Nord n'a donc rien à voir avec les ours polaires. Une partie de Touva est considérée par l'administration russe comme en relevant... Et tout le reste du territoire lui est « assimilé ». J'ignorais qu'en géographie l'on pouvait faire de même qu'avec les grades de fonctionnaires. Le vocabulaire administratif appliqué à d'autres domaines semble souvent incongru. À regarder la carte, on en reste pantois.

À Krasnoïarsk, le souvenir le plus répandu est un billet de dix roubles car la chapelle qui y est représentée trône en haut d'une colline surplombant la ville et le fleuve qui semble l'emporter. Un certain Transsibérien siffle et souffle dans le soir. J'étais monté pour la vue mais j'ai fermé les yeux afin de mieux écouter la rumeur et en déconstruire sa musique, comme on tente de distinguer les composantes d'un parfum. Le brouhaha des véhicules jouait les fonds d'orchestre au rythme d'un chantier, tandis qu'une

odieuse scie exécutait son brillant solo et qu'une cohorte d'ambulances s'adjudgeait les premiers violons. J'ai passé là un soir délicieux en compagnie de tous les gens de passage qui comparaient leurs coupures de dix roubles avec le petit clocher. Puis un taxi m'a ramené. Nous avons foncé à travers la métropole sibérienne endormie en écoutant des œuvres pour piano de Rachmaninov. C'est bien la première fois que je tombais sur un chauffeur qui voudrait périr en musique classique. Dans ma petite chambre je mis mon matelas à terre, je n'aime plus les lits. Et comme j'allais rester pour une durée indéterminée dans cette maison, je m'installais. J'étais dans une de ces périodes où l'envie s'est fait la malle. J'attendais que le vent se lève. Et j'étais à Krasnoïarsk.

Alors j'ai repris mes recherches sur le Nord. Il me semblait que je trouverai dans cette drôle de vision des choses, l'explication de ma passion pour les beautés difficiles, une loi qui gouvernerait inconsciemment à mes errances. Pourquoi en étais-je là, à Krasnoïarsk, sous la fraîche bruine du mois d'août, alors qu'au même moment l'humanité dénudée recouvrait les plages de Trinité-et-Tobago, que des gens buvaient du Chianti en Toscane et que d'autres regardaient sans fin basculer le fascinant déluge tropical des chutes d'Iguazu? Sans doute, parce qu'au plus profond de moi, j'aime le Nord dans tous ses états.

Arrêté

CONSEIL DES MINISTRES DE L'URSS

DÉCRET¹

du 10 novembre 1967 N 1 029

Sur les modalités d'application de l'oukaze du Présidium du Conseil Supérieur de l'URSS
du 26 septembre 1967

EXTENSION DES AVANTAGES AUX PERSONNES
TRAVAILLANT DANS LES TERRITOIRES DU GRAND NORD
ET LOCALITÉS QUI LEUR SONT ASSIMILÉES

Le conseil des ministres de l'Union des RSS

Décide :

1. Entériner la liste ci-dessous des territoires du Grand Nord et des localités qui lui sont assimilées concernés par l'Oukaz du Présidium du Conseil Supérieur de l'URSS du 10 février 1960 et du 26 septembre 1967 relatif aux avantages aux personnes travaillant dans ces territoires et localités.

2. Établir que les majorations salariales pour activité professionnelle dans les territoires du Grand Nord et dans les localités qui lui sont assimilées reçues par les travailleurs et les fonctionnaires conformément à l'arrêté du 1^{er} janvier 1968 sont définitives.

1. Le texte est retranscrit partiellement seulement et traduit par les soins de l'auteur.